



Gabrielle Roy
RUE DESCHAMBAULT

roman

BORÉAL
COMPACT

*« Est-ce que le monde
n'était pas un enfant ?
Est-ce que nous n'étions
pas au matin ?... »*

Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Rue Deschambault

Le texte de la présente édition de *Rue Deschambault* est conforme à celui de l'Édition du centenaire des *Œuvres complètes* de Gabrielle Roy (Boréal, 2010).

Gabrielle Roy

Rue Deschambault

roman

texte définitif

Boréal

Certaines circonstances de ce récit ont été prises dans la réalité ;
mais les personnages et presque tout ce qui leur arrive sont jeux de
l'imagination.

Les Éditions du Boréal reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada
par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour ses activités d'édition
et remercient le Conseil des Arts du Canada pour son soutien financier.

Les Éditions du Boréal sont inscrites au programme d'aide aux entreprises du livre
et de l'édition spécialisée de la SODEC et bénéficient du programme de crédit d'impôt
pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Illustration de la couverture : L. L. Fitzgerald, *Vue depuis une fenêtre à l'étage en hiver* (détail),
Musée des Beaux-Arts du Canada.

© Fonds Gabrielle Roy 2010 pour la présente édition
© Fonds Gabrielle Roy 2010 pour l'édition originale en grand format
Dépôt légal : 4^e trimestre 2010
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Volumen

*Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada*

Roy, Gabrielle, 1909-1983

Rue Deschambault

(Boréal compact; 46)

Éd. originale : Québec : Éditions Françaises, 1972.

Comprend des réf. bibliogr.

ISBN 978-2-89052-577-1

I. Titre. II. Collection.

PS8535.095R8	1993	C843 ³ .54	C93-096944-8
PS9535.095R8	1993		
PQ3919.R69R83	1993		

Les deux Nègres

I

Lorsqu'il fit construire la nôtre, mon père prit comme modèle la seule autre maison qui se trouvait alors dans cette petite rue Deschambault sans trottoir encore, fraîche comme un sentier entre des buissons d'aubépine, et, en avril, toute remplie du chant des grenouilles. Maman était contente de la rue, de la tranquillité, du bon air qu'il y avait là pour les enfants, mais elle protesta contre l'imitation servile de la maison — un peu éloignée de la nôtre heureusement — de notre voisin, un M. Guilbert, collègue de mon père au ministère de la Colonisation, par ailleurs son ennemi en politique, car papa était demeuré passionnément fidèle à la mémoire de Laurier, au lieu que M. Guilbert, à l'avènement du parti conservateur, avait « retourné son capot ». Les deux hommes avaient de grosses chicanes à ce sujet. Mon père s'en revenait en mâchonnant sa petite pipe de plâtre. Il annonçait à ma mère :

— C'est fini, je n'y remets plus les pieds. Ce vieux fou, avec son gouvernement de Borden !

Ma mère l'approuvait :

— Eh oui, reste donc chez toi plutôt que d'aller chercher chicane à tout bout de champ.

Seulement, pas plus que mon père avec M. Guilbert, ma mère ne pouvait se passer d'escarmouches avec M^{me} Guilbert.

Celle-ci était de Saint-Hyacinthe, dans le Québec, et elle en

faisait grand cas. Mais surtout elle avait une façon de vanter ses propres enfants, qui, en les exaltant, paraissait rabaisser ceux de maman. « Mon Lucien est presque trop appliqué, disait-elle ; les Pères me disent qu'ils n'ont jamais vu un enfant tant travailler. »

Ma mère rétorquait : « Les Pères me disaient encore hier que mon Gervais est tellement intelligent que tout lui vient sans travail ; il paraît que ça non plus ce n'est pas très bien. »

Contre ce que ma mère appelait les « pointes » de M^{me} Guilbert, elle se défendait bien. Malgré tout cela — ou peut-être à cause de cela — nos deux familles pouvaient à peine se passer l'une de l'autre.

Souvent, le soir, maman sortait sur la galerie ouverte de notre grande maison, et elle disait à ma sœur Odette :

— Mon souper est prêt. Va donc avertir ton père qui est encore chez les Guilbert. Ramène-le avant que ne prenne la chicane.

Odette partait à travers champs. En arrivant chez les Guilbert elle y trouvait mon père, pipe au bec, appuyé à la barrière de nos voisins, qui discourait placidement avec M. Guilbert de rosiers, de pommiers et d'asperges. Tant que les deux hommes en étaient sur ce sujet, il n'y avait rien à craindre et M. Guilbert prenait assez volontiers l'avis de mon père qu'il reconnaissait plus expérimenté que lui-même en horticulture. Mais Odette apercevait le visage de Gisèle à une fenêtre de la maison. Gisèle criait :

— Attends-moi, Odette, je descends. Je voudrais te montrer mon *tatting*.

En ce temps-là, elles se livraient toutes les deux furieusement, quand ce n'était pas au piano, à une sorte de dentelle qui se faisait avec une navette et qui, il me semble bien, s'appelait du *tatting*.

Ma mère envoyait alors mon frère Gervais voir ce qui pouvait retenir là-bas mon père et Odette. Gervais rencontrait au bout des champs son condisciple au collège, Lucien Guilbert, et

celui-ci entraînait mon frère derrière une vieille grange pour fumer une cigarette ; bien entendu, M^{me} Guilbert prétendit toujours que c'était Gervais qui avait incité Lucien à fumer.

Ma mère, exaspérée, m'envoyait les chercher tous. Mais il m'arrivait de rencontrer le chien des Guilbert, et l'on se mettait à jouer parmi la folle avoine ; de tout ce clan, parfois en brouille, parfois si bien lié, je pense qu'il n'y avait que moi et le chien Guilbert à ne jamais changer d'humeur.

Finalement, ma mère arrachait son tablier et, par le sentier, s'en venait nous réprimander :

— Mon souper qui est prêt depuis une heure !

Alors M^{me} Guilbert sortait sur sa galerie, et elle disait aimablement :

— Mon doux ! restez donc à souper, puisque vous voilà tous là.

Car M^{me} Guilbert, quand on lui concédait tous ses droits de supériorité et de distinction, était une très agréable personne.

Cependant, il était difficile pendant toute une soirée de ne pas mettre Sir Wilfrid Laurier sur le tapis ; ou encore de ne pas trancher une fois pour toutes quel garçon avait entraîné l'autre à fumer ; en somme, nous revenions assez souvent de ces bonnes soirées amicales fâchés contre les Guilbert.

Nous en étions là, ma foi assez heureux tous ensemble, lorsque l'inconnu entrant dans nos vies d'une manière toute fantastique y introduisit des relations plus difficiles, mais combien plus intéressantes !

II

Ni les uns ni les autres n'étions alors fortunés : la nécessité nous faisait parfois assez durement sentir sa griffe, et ma mère avait pris l'habitude de dire : « Il faudrait se résoudre à louer une chambre. La maison est si grande qu'on s'en apercevrait à peine. » Mais ma mère se mettait à craindre le personnage louche ou le pauvre manœuvre que l'on verrait chaque soir entrer chez nous noir et crotté.

En disant cela, elle avait si bien l'air de sentir peser sur elle la désapprobation de M^{me} Guilbert que nous riions tous un peu de maman, car, en d'autres temps, elle savait relever la tête et déclarer qu'« elle avait pour elle sa bonne conscience... », que « du qu'en-dira-t-on, elle faisait fi royalement... ».

Son locataire devenait de plus en plus idéal. Cet homme-là devrait se coucher de bonne heure, ne rien boire de fort, être tranquille, ni trop jeune, ni trop vieux... et si possible distingué.

À force de l'entendre tomber des lèvres de M^{me} Guilbert, ma mère l'exécrait, ce mot, mais elle tâchait d'en tourner le sens en faveur de ce qui pour elle était la distinction.

Cependant, où trouver cet homme précieux qui nous donnerait de l'argent et ne nous embêterait aucunement ! Qui serait en somme, comme le voulait maman, à la fois invisible et distingué !

Sur ces entrefaites, mon frère aîné, Robert, nous arriva tout

feu tout flamme. Il travaillait, ainsi que l'aîné des fils Guilbert, Horace, au service de Sa Majesté, dans le fourgon des malles dont le trajet était Winnipeg-Edmonton. C'était un vrai diable, très exubérant. M^{me} Guilbert opposait toujours à notre Robert son Horace, tellement prévoyant, qui mettait de côté, qui ne prenait jamais une goutte de scotch...

— J'ai trouvé le locataire qu'il vous faut, dit Robert à maman ; une perfection !

— Vraiment ?

— Eh oui.

— Qui ne boit pas ?

— Pas une goutte.

— Qui ne fume pas ?

— Qu'un cigare à Noël.

— Mon doux ! dit maman, qui pâlisait de se voir ainsi prise au mot par la chance.

— Et ce qu'il y a de mieux, fit Robert, c'est que ce type n'occuperait sa chambre chez nous qu'un ou deux jours par semaine, mais il la paierait en entier...

— Et le reste du temps... où sera-t-il cet homme ? demanda maman.

— Par-ci par-là, dit Robert en riant pour voir l'air de maman ; de temps en temps à Vancouver... ou à Edmonton... Mais rassure-toi ; c'est un très honorable employé du Canadien Pacifique.

— Ah ! bon... et tu le trouves bien de sa personne ?

— Un air de président... pieux, dit Robert.

— Un président et pieux ! Et il s'appelle ?

— Jackson.

— Un Anglais ?

— Par la langue, si tu veux, dit Robert... mais en réalité, et c'est même la seule petite ombre au tableau, si je peux dire, Jackson est nègre.

— Un Nègre ! Ah non ! par exemple. Jamais de la vie !

Ma mère avait jeté un regard vers la maison voisine. Et c'était tellement comme si elle avait dit : « Qu'est-ce que M^{me} Guilbert en penserait ! » que nous avons tous pris le temps de regarder de ce côté-là, gravement.

Néanmoins, ma mère se fit à cette idée ; au fond, je le pense, sa curiosité fut plus forte que tout autre sentiment ; Dieu merci ! elle était presque aussi curieuse que M^{me} Guilbert. Peu après, je me souviens, c'était une éclatante journée de juin, et nous étions tous postés aux fenêtres — moi en haut, dans le grenier — pour voir arriver notre Nègre.

Un peu avant, maman avait murmuré : « Quand même, j'aurais presque mieux aimé le voir arriver la nuit ! »

De jour, dans notre petite rue si peu passante et par un soleil rayonnant, le fait est qu'il fut extrêmement visible, ce grand et beau Noir, tout de noir habillé, et muni de sa petite valise de *porter*.

Il eut l'air heureux en arrivant devant notre maison ; d'un coup d'œil il embrassa les trois petits pommiers en fleurs, la galerie spacieuse avec sa rangée de chaises berceuses, la couleur fraîche de la peinture et jusqu'à ma frimousse qui le guettait. À mon intention, il roula tout le blanc extraordinaire de sa prune. Je descendis les marches quatre à quatre, pour voir comment maman accueillerait le Nègre. Et maman, dans l'embarras peut-être de recevoir un Nègre comme il faut, lui tendit la main, la retira à demi, tout en esquissant une espèce de révérence, et elle lui dit :

— *Welcome, Mister Jackson from C.P.R., n'est-ce pas ?*

Ensuite elle le conduisit à sa chambre. Peu après elle descendit ; enfin c'était fait : notre Nègre était chez nous. On pouvait penser, passer à d'autres affaires, comme disait ma mère. Mais, de toute la journée, le Nègre là-haut ne parut bouger. Ce silence du Nègre nous obligea à faire constamment attention à lui. « Peut-être qu'il dort... » disait l'un. Ou bien : « Il lit sa Bible... » Agnès dit en soupirant : « Il s'ennuie... peut-être... » Et ma

mère fronça les sourcils. « On ne peut tout de même pas l'encourager à descendre déjà dans la cuisine... » De temps en temps ma mère allait regarder un peu ce qui se passait du côté des Guilbert, par une fenêtre qui donnait sur leur maison. Là aussi, silence.

— Qu'elle vienne donc ! fit maman. Je suis sûre qu'elle a vu arriver notre Nègre, et qu'elle est à sa fenêtre, se demandant qui il peut être.

Et en effet, vers quatre heures, M^{me} Guilbert, posément — elle mettait un chapeau aussi bien pour traverser nos champs que pour aller à l'église — M^{me} Guilbert s'en vint aux nouvelles. Assise chez nous, elle prit son chemin habituel pour assouvir sa curiosité tout en se gardant par distinction de poser des questions directes. Elle dit :

— Puis ?

Maman savait la faire languir.

— Eh oui, dit-elle, quelle chaleur déjà ! Et on n'est qu'au dix-huit juin !...

— C'est chaud, en effet, dit M^{me} Guilbert. Mais à propos, est-ce que votre visite d'été ne commence pas à arriver ? Il m'a semblé voir quelqu'un entrer chez vous avec une petite valise... comme je posais mes rideaux...

— Oui, c'est une manière de visite, dit ma mère. Je me suis décidée à prendre un locataire.

— Ah ! c'est donc ça ! Figurez-vous, dit M^{me} Guilbert, que je devais avoir le soleil dans les yeux... quand cette personne... enfin votre locataire a paru au bout de la rue... Un instant, je me suis imaginé voir un Nègre.

— Vous aviez peut-être le soleil dans les yeux, dit ma mère gentiment ; mais vous avez bien vu quand même : c'est un Nègre en effet.

Et alors, maman prit les devants, elle s'installa à l'aise dans un rôle tout neuf.

— J'aurais pu louer ma chambre cent fois, deux cents fois à

quelqu'un de blanc, dit ma mère. Ce ne sont pas les Blancs qui manquent par chez nous... Mais, justement, j'ai compris qu'il était plus humain, plus chrétien, si vous voulez, de prendre ce pauvre Nègre que certains, comprenez-vous cela, refuseraient de traiter comme un de leurs semblables. Car enfin, oui ou non, demanda maman, un Nègre a-t-il une âme ?

Éberluée d'abord, M^{me} Guilbert finit par recouvrer son talent de tac au tac.

— Ta... ta... ta... fit-elle. Allez-vous essayer de me faire croire que c'est par philanthropie que vous avez installé dans notre milieu une personne noire!...

— Non... peut-être pas... dit ma mère en souriant et toute gracieuse. Mais, je vais vous l'avouer, madame Guilbert : à présent que j'ai mon Nègre, je voudrais bien l'avoir accepté dès le début par pure philanthropie, comme vous dites, tant je reconnais avoir bien agi...

À cet instant, M^{me} Guilbert eut tout l'air d'observer maman avec bienveillance. Et remettant son chapeau, elle laissa tomber du bout des lèvres, comme sans arrière-pensée aucune :

— Au fait... ça doit être payant d'avoir un locataire un ou deux jours par semaine... mais qui va vous donner le prix de toute la semaine, j'imagine !

Maman qui, dans le fond, n'avait pris le Nègre que pour nous procurer un peu d'aisance, continua à sourire, toute contente d'elle-même. Et elle nous fit remarquer :

— Qu'une bonne action rapporte, est-ce donc si étonnant ! C'est dans l'ordre.

III

Cher Nègre ! Il avait l'âme la plus généreuse du monde, et c'est bien grâce à lui que nous avons passé, sans trop souffrir, à travers de graves ennuis pécuniaires, cet été-là qui fut chaud, paresseux, insouciant en véritable été.

À son deuxième séjour chez nous, le Nègre descendit le soir de sa chambre. Il arriva au bas de l'escalier et, le nez collé à la moustiquaire de la porte, il nous demanda — nous étions tous assis sur la galerie à prendre le frais — il nous demanda d'une voix profonde s'il pouvait s'asseoir avec nous. Il dit que sur son train de Vancouver il avait fait une chaleur atroce. Il ne voulait d'ailleurs s'asseoir que sur une marche du perron. Ma mère lui accorda une chaise. Alors, de sa poche, le Nègre sortit le premier des nombreux cadeaux qu'il devait nous offrir. C'était une paire de gants blancs ; il la présenta à Agnès, la plus timide, la plus douce de mes sœurs. Nous fûmes tous un peu gênés ; par ailleurs, ne pas accepter au moins ce premier cadeau de notre Nègre lui aurait fait trop de peine. Du reste, Agnès entendait garder les gants.

Cela continua. À chacun de ses séjours chez nous, notre Nègre ne manquait pas de venir s'asseoir sur la galerie. Ma mère avait des giroflées tout autour qui exhalaient leur pleine odeur à la nuit. À travers l'eau de Cologne, le talc dont il empestait, le Nègre devait recueillir quelques bouffées de ce parfum plus

délicat des fleurs vivantes. Ces soirs-là, roulant ses gros yeux, les pouces plongeant dans les poches de son gilet, heureux, il disait :

— *Smell so goo-ood!*

Il disait aussi :

— *It's fine not to be rollin' across Canada.*

Et il sortit de sa poche un foulard de soie blanc pour mon père; ensuite des bas de soie blancs pour Agnès encore... presque toujours du blanc. Quant à moi, j'étais devenue son professeur de français. Il me pointait quelque chose, un arbre, une maison, une chaise. Je disais : arbre, maison, chaise... Alors le Nègre mettait la main dans sa poche; il en sortait un dix cents qu'il poussait dans la fente de ma tirelire. J'étais payée tous les trois mots. J'entrevois que je ferais fortune comme professeur de français.

Cependant les Guilbert avaient de sérieuses difficultés d'argent. M. Guilbert avait dû prendre sa retraite; la grande maison, si semblable à la nôtre, était hypothéquée; les enfants aux études coûtaient cher. Lorsqu'elle sut sa voisine tracassée, ma mère eut pour elle de grandes délicatesses. Un jour, elle lui envoya porter du lièvre dont elle disait avoir beaucoup trop, et, une autre fois, comme nous avions reçu une douzaine de poulets d'un de mes oncles de la campagne, maman obligea M^{me} Guilbert à en prendre la moitié, l'assurant que notre famille ne pourrait les manger assez vite, qu'ils se gâteraient... Mon père ne traitait plus M. Guilbert de vendu au gouvernement Borden ni de vieux fou; seulement de pauvre fou. Et ma mère un jour proposa à sa voisine :

— Pourquoi ne prendriez-vous pas aussi un locataire, madame Guilbert? Il n'y a pas de déshonneur à cela...

— Oui, j'y ai songé, soupira M^{me} Guilbert... mais introduire dans nos maisons, parmi nos grands garçons, nos jeunes filles, un étranger, un personnage étranger, c'est grave, vous comprenez...

— Oui, c'est grave, consentit maman, mais les étrangers sont rarement aussi étrangers qu'on le croit...

— J'ai mis une annonce dans le journal, avoua M^{me} Guilbert. Personne ne s'est présenté... Vous savez, les temps sont durs... les locataires rares... Notre petite rue n'est pas très connue...

Et elle demanda :

— Votre Nègre, en somme, vous en êtes contente?...

— Contente, on ne peut l'être plus ! Pensez, madame Guilbert : il fait son lit lui-même!...

— Ça se comprend, commenta M^{me} Guilbert, un peu pincée. Un *porter* ! Un homme qui fait le lit des autres ! Il ne manquerait plus, ne trouvez-vous pas, qu'il ne fasse pas le sien !

— Oui, mais j'ai beau chercher quelque chose à ranger dans sa chambre, dit ma mère, et je ne trouve rien ; pas même une cravate, pas même une paire de chaussettes... Je vous le dis, madame Guilbert : les Nègres me paraissent être les hommes les plus soigneux, les plus propres au monde...

— Pour le corps aussi ? fit M^{me} Guilbert en pinçant un peu les narines.

Ma mère rit.

— C'est même là son seul défaut. Avec lui, ce sont les bains à n'en plus finir. Il nous prend toute l'eau chaude...

— Mais est-il à sa place ?

— À sa place ? Que voulez-vous dire ? dit ma mère. Bien sûr qu'il est à sa place... comme on l'est tous, madame Guilbert, à sa place dans la vie, n'est-ce pas?... pas aussi riches que les uns... pas aussi pauvres que les autres...

Nous vivions comme à la campagne, en ce temps-là, rue Deschambault. Mais, dans la rue Desmeurons, où notre petite rue aboutissait et qui n'était pas non plus tellement habitée, passait toutes les quinze minutes un tramway jaune. Il en descendait peu de monde pour la rue Deschambault : vers six heures habituellement, mon père revenant de son bureau, ou encore Horace et mon frère Robert, lesquels arrivaient ensemble de

voyage le jeudi ; et, bien entendu, notre Nègre qui, lui, arrivait toujours le vendredi. Or, ce vendredi-là, ce ne fut pas un seul Nègre que l'on vit descendre du tramway, mais deux habillés pareillement de noir, chacun avec sa petite valise. L'un des Nègres, le nôtre, s'arrêta à notre barrière ; l'autre, après avoir adressé un petit signe de la main à son compagnon et lui avoir lancé : « *So long, Buddy!*... » continua jusque chez les Guilbert en sifflotant.

Ce fut le tour de ma mère d'être sur des charbons ardents ; et, M^{me} Guilbert ne se montrant pas, elle se vit contrainte d'aller aux nouvelles.

— Eh oui, lui dit M^{me} Guilbert ; mon Horace connaît depuis longtemps ce Nègre qui voyage à bord du même train. C'est un Nègre rangé, doux, tout à fait bien élevé...

— Comme le mien, exactement, dit maman.

— Après tout, employé du C.P.R., tout comme nos fils, continua M^{me} Guilbert.

Mais ma mère voulait triompher trop tôt, et M^{me} Guilbert le lui rappela :

— Du moment qu'il y avait déjà un Nègre dans la rue... ce n'est pas si grave d'en avoir un deuxième. Une fois l'exemple donné!...

Ma mère revint un peu agacée. « En tout cas, nous assurant-elle, notre Nègre était infiniment mieux que celui de M^{me} Guilbert, lequel était moins élancé, moins droit... » Et, comme pour bien établir la mauvaise foi de sa voisine, maman prophétisa :

— Vous allez voir que madame Guilbert va maintenant prétendre avoir un meilleur Nègre que le nôtre. Vous allez voir !

Et c'est bien en effet ce qui se produisit.

Pourtant, sans aucun doute possible, le Nègre des Guilbert était le moins noir des deux. Mais de cela justement — était-ce concevable ? — M^{me} Guilbert tira fierté, observant :

— Au fond, je crois qu'il n'est que mulâtre !

Table des matières

Les deux Nègres	7
Petite Misère	31
Mon chapeau rose	41
Pour empêcher un mariage	49
Un bout de ruban jaune	59
Ma coqueluche	69
<i>Le Titanic</i>	77
Les déserteuses	87
Le puits de Dunrea	127
Alicia	147
Ma tante Thérésina Veilleux	165
L'Italienne	187
Wilhelm	207

RUE DESCHAMBAULT

Les bijoux	217
La voix des étangs	225
La tempête	231
Le jour et la nuit	243
Gagner ma vie...	257
<i>Chronologie</i>	273
<i>Écrits de Gabrielle Roy</i>	281



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE :
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

CE DIXIÈME TIRAGE A ÉTÉ CHEVÉ D'IMPRIMER EN DÉCEMBRE 2010
SUR LES PRESSES DE MARQUIS IMPRIMEUR
À CAP-SAINT-IGNACE (QUÉBEC).



Gabrielle Roy (1909-1983) est née à Saint-Boniface (Manitoba) où elle a vécu jusqu'en 1937. Après deux séjours en Europe, elle s'installe définitivement au Québec. Son œuvre, qui comprend une douzaine de romans, des essais et des contes pour enfants, est reconnue comme l'une des plus importantes de la littérature canadienne du xx^e siècle.

46

BORÉAL
COMPACT

BORÉAL COMPACT PRÉSENTE DES RÉÉDITIONS DE TEXTES
SIGNIFICATIFS – ROMANS, NOUVELLES, POÉSIE, THÉÂTRE,
ESSAIS OU DOCUMENTS – DANS UN FORMAT PRATIQUE ET À
DES PRIX ACCESSIBLES AUX ÉTUDIANTS ET AU GRAND PUBLIC.

À travers les dix-huit récits qui composent ce livre, Gabrielle Roy a transformé les souvenirs de sa jeunesse manitobaine en un roman racontant l'apprentissage d'un écrivain. Christine découvre peu à peu la réalité — familière et pourtant inépuisable — de la petite rue de Saint-Boniface où elle est née et où l'humanité montre ses visages les plus variés. Mais surtout, ses propres rêves lui sont révélés, c'est-à-dire à la fois ce qui la rapproche des autres et l'en sépare, ce qui la fait les aimer profondément et l'oblige en même temps à les quitter pour toujours.

Quatrième livre de Gabrielle Roy, Rue Deschambault a été publié pour la première fois en 1955. Il a été traduit en anglais et en italien et a valu à la romancière son deuxième Prix du Gouverneur général du Canada.